AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1837-1839 : Vacances gouvernementalesCollection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mariCollection1837 (13 octobre - 29 octobre)Item59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

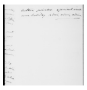
Les mots clés

Discours autobiographique, Parcours politique, Politique (France), Vie familiale (Dorothée)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (13 octobre - 29 octobre)

Ce document *est une réponse à :*



60. Paris, Dimanche 15 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-10-15
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitMoi aussi j’ai envie de me distraire.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°101/137-138

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 227-228, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/356-364

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°59. Dimanche 15. 4 heures

Moi aussi, j'ai envie de me distraire. Si j'étais la lettre, si j'habitais où elle habite, l'idée ne m'en viendrait même pas. Si seulement je vous écrivais à mon gré, à mon libre gré ! Mais je ne sais, depuis trois jours, notre correspondance, la vôtre comme la mienne votre N° de ce matin par exemple me suffit moins que jamais. Décidément, je ne serai content que le 31. Votre excursion en Portugal est venue bien à propos. J'y pensais ce matin même en m'habillant, et je pensais tout ce que vous me dites. J'aime ces harmonies imprévues. Oui, la politique Anglaise est bien tombée. Ce n'est pas la seule. Je suis dans une veine de grand dédain. C'est la consolation des oisifs ; je sais cela. Pourquoi me la refuserais-je ?
Je me rappelle il y a quelques années, en 1833 en 34 nous admirions, entre gens d'esprit, la vertu du gouvernement représentatif qui portait les gens d'esprit au pouvoir. Il me prit un remords de notre arrogance ; et je prédis qu'un jour, pour nous en punir, nous serions écartés, des Affaires précisément comme gens d'esprit, et par des adversaires dont le titre serait d'avoir moins d'esprit que nous, moins de talent que nous, moins de courage que nous, d'être des médiocrités enfin, comme dit Lord Aberdeen, la médiocrité a des droits immenses, surtout quand l'esprit démocratique prévaut. Droite précaire pourtant car l'esprit démocratique a beau être petit les affaires des peuples sont grandes, et ne se laissent pas longtemps rabaisser autant que le voudraient ceux à qui toute grandeur déplaît. Et il faut bien que tôt ou tard la taille des hommes se rajuste à la taille des affaires. Au fond Madame, je n'ai pas perdu mon arrogance. Je suis toujours sûr que le pouvoir appartient aux gens d'esprit, aux plus gens d'esprit, et qu'il ne peut manquer de leur revenir. Mais nous passons si vite, gens d'esprit ou non ! Nous avons si peu le temps d'attendre !
Je trouve ceci dans une lettre que je recevais en Octobre 1821, il y a seize ans « J'ai toujours vu tourner à ton profit, les retards même que tu n'aurais pu prévenir. Je te crois du bonheur. Cette croyance serait un enfantillage si elle ne se fondait sur ce que je le crois destiné à quelque chose en ce monde. Je sais bien cependant combien sont vains nos jugements sur les voies de la Providence. Je sais que dans sa terrible magnificence, elle peut créer et faire croître un homme supérieur pour le service d'un dessein, d'une idée destinée après d'infinies transformations à porter son fruit dans quelques milliers d'années. Je sais qu'elle peut fonder l'accomplissement de ses moindres vues sur la destruction de ses plus beaux ouvrages. Et c'est là ce qui m'épouvante sur notre petitesse, bien plus que l'immensité des cieux, le nombre et la grandeur des étoiles. Et pourtant, mon ami, j'ai sur toi, pour toi, de la confiance, beaucoup de confiance. »

Combien il faut que j'en aie en vous, moi, pour vous montrer ainsi toutes choses, tout ce qu'il y a pour moi de plus intime, non seulement dans le présent, mais dans le passé ! Mais, puisque je l'ai cette confiance, pourquoi ne vous la montrerais-je pas ? Pourquoi ne verriez-vous pas vous ce que m'écrivait sur moi-même, il y a seize ans, une âme bien noble et bien tendre ? Eh bien, cette sécurité qu'elle avait sur mon avenir, et qui la rendait patiente, même dans les plus mauvais temps, j'en ai moi-même un peu pour mon propre compte. Je me crois appelé à quelque chose qui en vaut la peine, appelé à relever quelque peu la politique de mon pays à faire rentrer dans des voies un peu régulières, et hautes les esprits et les affaires. Je ne me crois pas au bout de ce que je puis faire en ce sens. Et voulez-vous que je vous dise ? Vous avez beaucoup ajouté à ma tranquillité d'esprit. Vous m'avez donné de quoi attendre. Avant le 15 juin, ma patience était de la philosophie, de la vertu. Aujourd'hui je n'ai nul besoin de vertu, de philosophie. J'ai le fond de la vie. La broderie viendra quand elle voudra. Je la désire. J'y compte. Mais je l'attends et je l'attendrai sans le moindre effort, avec bien moins d'effort qu'il ne m'en faut pour attendre le 31 octobre. Me voilà bien distrait, n'est-ce pas ?

10 heures
Pourquoi enverriez-vous à M. de Lieven votre lettre au comte Orloff ? Pourquoi celle-là et pas les autres ? Il faut, ce me semble les lui envoyer toutes ou aucune. Et je ne vois point de bonne raison de les lui envoyer toutes. Après son procédé vous avez bien le droit de faire vous-même vos affaires sans lui en rendre compte. Si vous deviez gagner quelque chose à lui tout montrer à la bonne heure ; mais vous n'y gagneriez rien. Point de mystère et point de confiance, lui annoncer toutes vos démarches, et ne point lui en raconter les détails, qu'il sache ce que vous faites et demeure pourtant dans l'incertitude sur ce que vous dites qu'il y ait pour lui à votre égard, de la publicité et de l'inconnu, voilà, si je ne me trompe, ce qui vous convient, comme attitude, et aussi pour le succès.
J'ai bien recommandé, et je recommande de nouveau à M. Génie de vous porter lui-même mes lettres ou de vous les faire porter par quelqu'un de très sûr, qui vous les remette tout simplement ou les remporte s'il ne peut vous les remettre. Je n'ose cependant vous garantir toujours l'adresse, le tact. Donnez-moi à cet égard vos dernières instructions. Voulez-vous que j'use souvent ou rarement de ce moyen?
J'ai grand peine à croire que M. de Lieven vienne à Paris, sans en avoir reçu l'autorisation formelle et je doute qu'on la lui envoie sitôt. L'affaire traînera davantage. On vous répondra. On disputera. On essaiera quelque nouveau procédé. Du reste, je ne sais ce que je dis. Vous connaissez ce monde là mieux que moi.

11 heures
'aime le N°60. J'aime beaucoup le N°60. J'aimerais encore mieux le pendant de la lettre. Ah ! Si je l'avais ! Si jamais nous nous séparons encore, il faudra que je l'aie. Mais je ne penserai plus, le 31 à aucune séparation. Adieu, Adieu. Adieu comme dans la lettre. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-15.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :

https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/992

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur227-228
Date précise de la lettreDimanche 15 octobre 1837
Heure4 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N° 59 Dimanche 15 — 4 heures

17

Moi aussi, j'ai envie de me distraire. Si j'étais la lettre, si j'habitais où elle habite, l'idée ne m'en viendrait même pas. Si seulement je vous écrivais à mon gré, à mon libre gré ! Mais je ne sais, depuis trois jours, notre correspondance, la vôtre comme la mienne, votre 31e de ce matin par exemple me suffit moins que jamais. Décidément je ne serai content que le 31.

Votre excursion en Portugal est venue bien à propos. J'y pensais le matin même en m'habillant, et je pensais tout ce que vous me dites. J'aime ces harmonies imprévues. Oui, la politique Anglaise est bien tombée. Ce n'est pas la seule. Je suis dans une veine de grand dédain. C'est la condition des oisifs ; je sais cela. Pourquoi me la reprocherais-je ? Je me rappelle il y a quelques années, en 1833 ou 34, nous admirions entre gens d'esprit la vertu du gouvernement représentatif qui portait les gens d'esprit au pouvoir. Il me prit un remords de notre arrogance ; et je prédis qu'un jour, pour nous en punir, nous serions écartés des affaires précisément comme gens d'esprit, et par des adversaires dont le titre serait d'avoir moins

---

nce était de la
i je n'ai mal
le fond de la
e viendra. De la
et je l'attendrai
d'effroi peut
otre
pas ?
heure
ue votre lettre
et par le
vous envoyer toute
bonne raison
procédé, vous
vos affaires
devez gagner
la bonne
tout de
comment toute
raconter le
et demeure
que vous dites
, de la publicité
trompe, ce qui
aussi pour le

d'esprit que nous, moins de talent que nous, moins de courage que nous, d'être des médiocrités enfin, comme dit Lord Aberdeen. La médiocrité a des droits immenses, surtout quand l'esprit démocratique prévaut. Droits précaires pourtant, car l'esprit démocratique a beau être petit, les affaires des peuples sont grandes, et ne se laissent pas longtemps rabaisser autant que le voudraient ceux à qui toute grandeur déplaît. Et il faut bien que tôt ou tard la taille des hommes se rajuste à la taille des affaires. Au fond, Madame, je n'ai pas perdu mon arrogance. Je suis toujours sûr que le pouvoir appartient aux gens d'esprit, aux plus gens d'esprit, et qu'il ne peut manquer de leur revenir. Mais nous passons si vite, gens d'esprit ou non ! Nous avons si peu le temps d'attendre ! Je trouve ceci dans une lettre que je recevais en Octobre 1821, il y a treize ans : « J'ai toujours vu « tourner à ton profit les retards même que tu « n'aurois pu prévenir. Je te crois du bonheur. Cette « croyance serait un enfantillage si elle ne se fondait « sur ce que je te crois destiné à quelque chose en « ce monde. Je sais bien cependant combien sont « vains nos jugements sur les voies de la Providence. « Je sais que, dans sa terrible magnificence, elle « peut créer et faire croître un homme supérieur « pour le service d'un dessein, d'une idée destinée,

« après d'infinis
« dans quelques
« fonder l'accompl
« la destruction de
« ce qui m'épouvant
« l'immensité de
« étoiles. Et pou
« été de la confia

Combien il
vous montrer
pour moi de plu
présent, mais
cette confiance
pas ? Pourquoi
méritait, sur
bien noble et
sécurité qu'elle
rendait patiente
j'en ai moi-même
complète. Je me
vaut la peine,
politique de m
voir un peu
les affaires.
que je puis fai
je vous dis
tranquillité.

après d'infinies transformations, à porter son fruit dans quelques milliers d'années. Je sais qu'elle peut fonder l'accomplissement de ses moindres vues sur la destruction de ses plus beaux ouvrages. Et c'est là ce qui m'épouvante sur notre petitesse, bien plus que l'immensité des cieux, le nombre et la grandeur des étoiles. Et pourtant, mon ami, j'ai surtout, pour elle, de la confiance, beaucoup de confiance.

Combien il faut que j'en aie en vous, mon ami, pour vous montrer ainsi toutes choses, tout ce qu'il y a, pour moi, de plus intime, non seulement dans le présent, mais dans le passé ! Mais, puisque je l'ai cette confiance pourquoi ne vous la montrerais-je pas ? Pourquoi ne verriez-vous pas, vous, ce que m'écrivait, sur moi-même, il y a seize ans, une âme bien noble et bien tendre ? Eh bien, cette sécurité qu'elle avait sur mon avenir, et qui la rendait patiente même dans les plus mauvais temps, j'en ai moi-même un peu pour mon propre compte. Je me crois appelé à quelque chose qui en vaut la peine, appelé à relever quelque peu la politique de mon pays, à faire rentrer dans des voies un peu régulières et hautes les esprits et les affaires. Je ne me crois pas au bout de ce que je puis faire en ce sens. Et voulez-vous que je vous dise ? Vous avez beaucoup ajouté à ma tranquillité d'esprit. Vous m'avez donné de quoi

N° 59

17

attendre. Avant le 15 Juin, ma patience était de la philosophie, de la vertu. Aujourd'hui je n'ai nul besoin de vertu, de philosophie. J'ai le fond de la vie. La tendresse viendra quand elle voudra de la Russie. J'y compte. Mais je l'attends et je l'attendrai sans le moindre effort, avec bien moins d'effort qu'il ne m'en faut pour attendre le 31 octobre.

Me voilà bien distrait, n'est-ce pas ?

10 heures

Pourquoi envoyez-vous à M. de Lieven votre lettre au Comte Orloff ? Pourquoi celle-là et pas les autres ? Il faut, ce me semble, les lui envoyer toutes, ou aucune. Et je ne vois point de bonne raison de les lui envoyer toutes. Après son procédé, vous avez bien le droit de faire vous-même vos affaires sans lui en rendre compte. Si vous deviez gagner quelque chose à lui tout montrer, à la bonne heure ; mais vous n'y gagneriez rien. Point de mystère et point de confiance ; lui annoncer toutes vos démarches et ne point lui en raconter les détails, qu'il sache ce que vous faites et demeure pourtant dans l'incertitude sur ce que vous dites, qu'il y ait pour lui, à votre égard, de la publicité et de l'inconnu, voilà, si je ne me trompe, ce qui vous convient, comme attitude, et aussi pour le succès.

littéraire. Si p
habile, l'idée n
Seulement je vo
gré ! Mais je
correspondance,
Mde de ce matin
jamais. Décidé

Votre cro
propos. J'y p
et je pensais t
harmonie imp
est bien tombé
dans une veine
les oisifs ; je s
Je me rappelle
84, nous adm
du gouvernemen
l'esprit au pou
notre arrogance
nous en punir
précisément ce
adversaires don

J'ai bien recommandé et je recommande de nouveau à Mr Génie de vous porter lui-même ma lettre, ou de vous la faire porter par quelqu'un de très sûr, qui vous la remette tout simplement ou la remporte s'il ne peut vous la remettre. Je ne puis cependant vous garantir toujours l'adresse, le tact. Donnez-moi à cet égard vos dernières instructions. Voulez-vous que j'use souvent ou rarement de ce moyen ? J'ai grand'peine à croire que Mr de Lieven vienne à Paris sans en avoir reçu l'autorisation formelle, et je doute qu'on la lui envoie sitôt. L'affaire traînera davantage. On vous répondra, on disputera. On essayera quelque nouveau procédé. Du reste, je ne sais ce que je dis. Vous connaissez ce monde là mieux que moi.

11 heures.

J'aime le N°60. J'aime beaucoup le N°60. J'aimerais encore mieux le pendant de la lettre. Ah si je l'avais ! Si jamais nous nous séparons encore il faudra que je l'aie. Mais je ne pourrai plus, le 31 ni aucune séparation. Adieu. Adieu. Adieu, comme dans la lettre.